Al Chiar.mo Sig. Canonico de Jo[...]
La Traduttrice in segno di alta venera[zione]

SUR

L'USAGE INOPPORTUN DES MÉDICAMENS





4

SUR

L'USAGE INOPPORTUN DES MÉDICAMENS

ESSAI

DU DOCTEUR

Ascagne Pisani

Médecin adjoint de l'hôpital de S. François, Médecin ordinaire des prisons de Naples; Membre de l'Académie Médicale et Chirurgicale Napolitaine, de l'Académie des Sciences Médicales de Palerme, de l'Académie des Zelanti de Aci-Royale, de l'Académie de la Civetta de Trapani, de l'Académie Royale du Pelore de Messine, de la Société Royale et de la Société Académique de Médecine de Marseille, et de la Société des Sciences Physiques, Chimiques, et Arts Agricoles et Industriels de Paris.

TRADUIT DE L'ITALIEN

D'après la seconde édition

PAR LOUISE DESMOUCEAUX

NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JOSEPH CARLUCCIO

Rue de l'Avvocata N.° 17.

1846



AU LECTEUR

L'Opuscule dont j' entreprends la traduction, a le mérite inappréciable de faire connaître les funestes consequences que l'inopportunité des médicamens peut entraîner. Un sujet si important m'a paru devoir exciter un intêret géneral. La clarté, la simplicité de l'ouvrage du Docteur Pisani, et la diction

à la portée de l'intelligence de ceux qui ne sont point versés dans la science de la médecine, m'ont engagée à le traduire en français, afin d'en faciliter la lecture dans ma patrie et d'y répandre les vérités utiles qu'il contient. Ce motif qui seul m'a guidée, m'anime à espèrer l'indulgence du public.

Louise Desmouceaux.

LE SUJET.



On a beaucoup écrit dans la vue de faire connaître les remèdes bons à la conservation de la santé, et ceux qui peuvent la rendre lorsqu'on l'a perdue. Mais je ne sache point qu' il existe aucun ouvrage dont le but soit de rendre manifeste quels sont les remèdes qui altèrent la santé au lieu de la fortifier, et ceux qui hâtent l'instant de la mort en cas de maladie. Un pareil sujet qui me parait de la plus haute importance sera la matière que je traiterai dans cet opuscule. Je démontrerai :

1.° Que les médecines prises dans l'intention de conserver la santé, ne peuvent qu'être nuisibles, au lieu de produire d'heureux résultats.

2.° Que le traitement que l'on emploie pour obtenir une guérison, lorsqu' il est mal entendu, devient pernicieux et fatal, et pour en donner un exemple, je m'entretiendrai de la méthode suivie généralement jusq'ici pour les fièvręs continues.

Je serai concis autant que possible; car en effet, pour parler convenablement de la médecine, il faut éviter ce flux de paroles qui lui donnent la couleur du charlatanisme; je tâcherai en même temps de me rendre clair, car un jargon inintelligible et mystérieux n'est autre chose que de l'imposture. Enfin, n'étant partisan d'aucun système, ni l'esclave d'aucune opinion, je dirai franchement la verité, car c'est mon usage non vetustatem, non novitatem, non consuétudinem admirari et sequi, sed unam, ubi ubi fuerit, veritatem.

PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Des remèdes que l'on regarde comme préservatifs.

Vingthuit siècles se sont écoulés depuis que de la bouche de Salomon sortirent ces paroles mémorables : *Non est census super censum salutis.* « La santé est « le plus précieux de tous les trésors». Et depuis lors on n'a cessé de répéter d'une voix unanime et dans l'univers entier: Il est vrai, la santé est le trésor le plus précieux.— Mais que fait on pour le conserver ?

Les anciens employaient d'excellents moyens pour conserver la santé et la for-

tifier ; et chacun sait combien la leur était robuste. L'homme civilisé de nos jours a depuis long temps renoncé aux antiques usages de ses ancêtres, si favorables à la santé, et croit pour se bien porter qu'il suffit de prendre certains médicaments. Mais l'utilité de ceux-ci est elle véritablement démontrée, ou plutôt ne devrait on pas en craindre un effet dangereux? Pour ma part je soutiens qu'ils sont pernicieux, et j'ai la hardiesse de vouloir le prouver par des faits.

Le premier de ces faits que j'expose à l'appui de mon opinion, c'est que les médecins ne prennent point de médecines. Et si quelqu'un d'entr'eux en fait usage afin d'éviter de tomber malade, gardez vous de suivre ses conseils qui ne sauraient vous être que funestes, car vous pouvez être sûr qu'il n'a rien lu, rien observé, et il ne doit vous inspirer

aucune confiance. Or, si les bons médecins ne prennent point de médecines comme préservatifs, quelle preuve plus convaincante peut-on avoir, qu'elles sont nuisibles au lieu d'être utiles en pareil cas. Ce fait est de telle importance, que si la multitude y réfléchissait, il suffirait seul pour dégoûter de tout médicament. Mais s'il ne suffit pas encore, examinons un peu quels sont ces remédes que l'on regarde comme préservatifs. Si je ne me trompe on peut en réduire le nombre à trois, c'est-à-dire la saignée, le vomitif et le purgatif. Cherchons donc à connaître dans les ouvrages des médecins les plus célèbres de toutes les nations quels ont été en tout temps les prodiges opérés par ces préservatifs.

CHAPITRE SECOND.

La saignée.

Tous ceux qui ont traité de la médecine pratique, se sont accordés pour affirmer, que la plus grande partie des personnes, qui prodiguent le fluide le plus précieux, c'est-à-dire le sang, jouant ainsi avec la vie, sont tôt-ou-tard sujets à l'hydropisie. L'enflure commence d'abord par les pieds, se porte ensuite par degrés aux jambes, et enfin se developpe l'hydropisie de l'abdomen ou de la poitrine, ou de ces deux parties à la fois. Et l'hydropisie qui vient à la suite de pertes de sang, est ordinairement *lethalissimam*, suivant Riverius; ce qui est exactement vrai.

Les saignées habituelles gâtent le sys-

tème nerveux, disait Joseph Frank, et cette assertion est aussi vraie que la précédente. Ainsi donc, ceux qui ont l'habitude de se faire saigner, finissent par être attaqués de maladies nerveuses, telles que l'amaurose, les vertiges, la perte de la mémoire, l'asthme nerveux, la paralysie, l'impuissance virile, le tremblement, l'épilepsie, l'apoplexie. — L'apoplexie? — Sûrement. On trouve ces paroles remarquables dans le premier volume des ouvrages de Meli: « Je pour« rais citer deux autres cas d'apoplexie, « conséquence de la mauvaise habitude de « se faire saigner, mais l'exemple du pro« fesseur Bodei suffira ».

Et sachez, mes chers lecteurs, qu'une saignée faite mal à propos, peut seule développer le tremblement et l'épilepsie. En voici des exemples si vous en désirez. Parmi les cas de médecine racontés par Pier-

re Borelli, on en trouve un qui est intitulé: *Capitis tremor diuturnus a phlebotomia non necessaria*, dans lequel l'auteur nous apprend qu'un homme après s'être fait saigner sans éprouver une indisposition positive, il lui prit aussitôt un tremblement à la tête qui le tourmenta pendant un an: *et statim capitis tremore correptus fuit quo per annum laboravit.* Ildanus rapporte le cas d'un certain Jérome Tubel âgé d'environ quarante ans, qui sous une saignée, fut saisi d' une convulsion épileptique, et tomba par terre sans connaissance, n'ayant encore perdu que cinq onces de sang. Au bout d'une demi-heure, la convulsion s'étant calmée, le chirurgien, ou disons mieux, le charlatan qui le soignait, crut devoir répéter l'ouverture de la veine, ce qu'il fit aussitôt. Mais à cette nouvelle effusion de sang, l'épilepsie se

renouvela avec tant de force, qu'Ildanus ayant été appelé pour donner secours à ce malheureux dit : *hominem veluti in mortis agone reperi* « Je trouvai cet hom- « me qui se débattait avec la mort ».

Les fréquentes saignées affaiblissent aussi immanquablement l'estomac, d'où il s'ensuit que les individus qui ont contracté cette dangereuse habitude, souffrent nécessairement les incommodités des mauvaises digestions, qui sont en grand nombre, difficiles à guérir et fort pénibles.

Croira-t-on qu'une des causes les plus communes des hémorroïdes soit la fréquente application des sangsues à l'anus! Il en est pourtant ainsi. Plusieurs personnes s'imaginant avoir les hémorroïdes se font appliquer les sangsues, qui alors produisent précisement le mal que l'on craignait.

Des médecins ont observé que la con-

somption , le polype du coeur et de l'aorte, ou les obstructions des viscères de l'abdomen, sont des conséquences de l'abus des saignées. Enfin, une saignée faite sans necessité peut occasionner la mort, et des cas pareils ne sont pas rares dans l'histoire de la médecine. Vous me permettrez de n'en citer qu'un seul, que je tire des ouvrages de Frédéric Hoffmann. Un imprudent âgé de trente ans, accoutumé à être saigné tous les ans au mois de mars, fut la victime d'une habitude si inconsidérée , car sous la dernière saignée, faite de même au mois de mars, il tomba dans un tel accablement, qu'il s'éteignit dès le lendemain.

Van-swieten assure, que quelques femmes enceintes pour s'être fait saigner inconsidérément , languirent péniblement pendant leur grossesse , et finirent par mettre au jour des enfans faibles, infirmes

et d'une constitution grêle. J'ajouterai à ce sujet que si la saignée que l'on fait quelquefois aux nouveaux nés, en laissant sortir un peu de sang du cordon ombilical, n'est pas d'une absolue nécessité, elle est toujours mortelle. J'ai vu ces petits êtres mourir tous au bout de quelques jours, au milieu de convulsions.

Une saignée non indiquée faite aux jeunes gens, à l'âge de leur développement, arrête cette crise de la nature et les empêche de grandir. J'en connais plusieurs, qui pour s'être soumis à un pareil usage sont d'une si petite taille que l'on dirait des pygmées.

Indépendamment de la perte de sang, la saignée peut être aussi dangereuse, lorsqu'il en résulte la blessure du nerf, qui occasionne quelquefois la paralysie ou bien le tétanos, maladie presque toujours mortelle. Et quelquefois aussi, l'air

s'introduisant dans la veine, il s'ensuit a mort subite.

A ce sujet, mes chers lecteurs, je veux vous raconter ce que j'ai lu depuis peu dans la *Revue Britannique*. Il existait en Prusse, vers le commencement de ce siècle, un club de suicides. Les individus, membres de ce club, étaient au nombre de six, et non seulement ils énonçaient leur ferme résolution de se tuer, mais ils cherchaient encore à faire des prosélytes. Un pareil dessein ne leur réussit pas, il est vrai, mais ils tinrent tous leur parole; le dernier se brûla la cervelle en 1817.

Mais quel rapport y a-t-il, me demanderez-vous, entre ce club, et l'habitude de la saignée ? Vous le verrez dans la suite.

CHAPITRE TROISIEME.

Le vomitif.

Le vomitif donné sans necessité, peut occasionner bien des maux, souvent non moins funestes que ceux produits par la saignée. Passons en revue les faits les plus remarquables.

On a vu fréquemment sous les efforts provoqués par le vomitif, se développer l'apoplexie. Et ce triste événement, dit Borsieri, *je ne l'ai que trop observé plus d'une fois.*

Sous les secousses du vomissement plusieurs individus ont eu le coeur et l'aorte dilatés, et il s'est formé des anévrismes à ces organes importans. On peut facilement imaginer quelle maladie affreuse est l'anévrisme du coeur et de l'aorte; la seule pensée fait frémir.

Un vomitif a quelquefois produit le crachement ou même le vomissement de sang, quelquefois la cardialgie, ou le choléra-morbus, l'hernie, et souvent nombre de maladies du système nerveux.

Frédéric Hoffmann assure avoir observé beaucoup de cas d'inflammation mortelle d'estomac, occasionnée par le vomitif. Il cite celui d'un enfant de huit ans, à qui un médecin fit prendre *medicinam vomitoriam*, laquelle excita en lui un vomissement et une diarrhée qui durèrent huit ou dix jours, au bout desquels la vue du petit malade s'obscurcit, il perdit la parole, et mourut enfin.

Blasius parle d'une petite fille qui ayant pris un vomitif, fut saisie d'un vomissement si violent, qui l'emporta *precedentibus convulsionibus vehementissimis.* Son cadavre ayant été ouvert, on trouva l'estomac tellement contracté et re-

treci qu' il n' avait pas plus de volume qu'un oeuf.

Wepferus rapporte, qu'un homme perdit la voix, à la suite d'un vomitif. Hoffmann raconte, qu'une femme ayant pris un vomitif, entendit pendant qu'elle vomissait, un tintement d'oreille douleureux, qui fut suivi de la perte de l'ouïe; et Ildanus, qu'une malheureuse femme, sous les efforts qu'elle faisait pour vomir, perdit la vue, le plus précieux des sens.

Ildanus parle aussi d'un cas encore plus funeste et fait pour émouvoir. Une femme prit un vomitif. Depuis ce moment . . . mais je veux laisser parler l'auteur : *lectum non egrediebatur , nec loquebatur, nisi interrogata ; cibum et potum nunquam petebat , esurienti tamen si offerebatur, cum voluptate comedebat. Interrogata an vellet exonerare alvum, parebat, et e lecto surgebat; non interrogata vero ,*

excrementa omnia, veluti infans in lectum deponebat. Noctu erat quieta; interdiu similiter, praeterquam quod continuo linteum aliquod complicaret, et explicaret denuo, festucas item et floccos ex cultrice extraheret, et colligeret. « Elle ne quittait pas son lit, « et ne parlait que lorsqu'on l'interro- « geait; elle ne demandait ni à boire ni à « manger, mais si on lui offrait de la « nourriture, ayant faim, elle man- « geait avec plaisir. Lorsqu'on lui de- « mandait si elle voulait satisfaire aux « besoins imposés par la nature, elle « obéissait et descendait du lit, dans le « cas contraire, elle les satisfaisait dans « son lit même, comme un petit en- « fant. Elle était tranquille pendant la « nuit et le jour, et ne faisait autre « chose, que plier et déplier un drap, « ou bien elle enlevait et réunissait les « brins de paille et les flocons de laine de

« sa couche. » Mes lecteurs auront déja compris quel malheur l'avait frappée ; sous les efforts produits par le vomitif, sa raison s'était égarée.

Je terminerai en citant un autre cas que j'ai lu dans les ouvrages de Boerhaave. Ce médecin célèbre fut appelé la nuit dans une maison de campagne chez le baron de Wassenaer, Amiral de Hollande, alors agonisant. Ce dernier, malgré ses accès de goutte était robuste, mais il avait la funeste habitude de prendre un vomitif dès qu'il éprouvait une légère indisposition d'estomac, à la suite d'excès dans le manger. Boerhaave étant accouru aussitôt, le trouva sur son lit, le corps plié en avant, soutenu par trois domestiques. A l'aspect de Boerhaave il essaya vainement de se relever pour lui tendre la main, car il ne pouvait rester ni sur son séant, ni sur le dos, ni de côté.

Le docteur , après l'avoir fixé un instant , en voyant la pâleur mortelle qui couvrait son front , la sueur froide qui baignait tous ses membres , effrayé de trouver sa main glacée et les battemens de son pouls imperceptibles , demanda avec anxieté des détails sur ce qui avait eu lieu avant son arrivée.

Le malade ne pouvant entreprendre ce récit, une personne présente prit la parole et racónta, que l'Amiral, trois jours auparavant, avait pris part à un diner splendide; que la veille après avoir observé pendant deux jours une sobriété rigoureuse, se sentant bien, il était monté à cheval ; mais le soir vers dix heures et demie ayant ressenti les atteintes de son indisposition accoutumée, selon son habitude il prit un vomitif, et sous de violents efforts provoqués par ce remède, il jeta un cri affreux, qui fit accourir auprès de lui tous

les individus de sa famille. L'Amiral leur dit que pendant qu'il vomissait, il avait senti quelque chose se déchirer vers la partie supérieure de son estomac, ce qui lui faisait éprouver une douleur si atroce, qu'il ne pouvait douter que la mort ne fut pour lui inévitable et prochaine. En attendant, dans l'espérance de calmer ses douleurs, et avant l'arrivée des médecins, il avait avalé six onces d'huile d'olive, de la bierre chaude et d'autres boissons, mais tout cela au lieu de produire l'effet désiré, ne fit au contraire qu'augmenter le mal.

Telle fut la relation de la maladie de l'Amiral. Celui-ci ajoutait au milieu de ses angoisses, que la douleur, qu'il avait d'abord sentie à l'estomac, s'était ensuite développée avec la même violence, dans toute la partie intérieure de la poitrine, où il lui semblait qu'un feu ardent le dévorait.

Boerhaave ne comprit ni la cause, ni la nature de cette maladie. Il conseílla divers remèdes, qui furent nuisibles au lieu de produire aucune utilité ; et l'Amiral, au milieu des tourmens les plus inouis, expira vers cinq heures aprés midi de la même journée.

Quelle fut la cause de la maladie de l'Amiral de Wassenaer et celle de sa mort? Boerhaave l'ignorait, et en grand homme il l'avoua ingénuement. Il demanda la grâce de disséquer le cadavre,tant pour satisfaire sa curiosité, que pour en transmettre le souvenir à la postérité, ce qu'on lui accorda.

On commença d'abord par l'ouverture de l'abdomen. L'estomac et les intestins étaient en bon état, mais, chose étrange, parfaitement vides. Qu'étaient donc devenues les médecines et les boissons que l'Amiral avait avalées jusqu'au moment de

sa mort? Boerhaave croyait rêver. Quelle fut sa surprise en trouvant ces médecines et ces boissons sur lesquelles flottait l'huile d'olive et qui formaíent une masse de cent quatre onces pesant, toutes dans la poitrine.— Et comment y étaient-elles parvenues?— De la manière suivante. Sous un effort qne l'Amiral avait fait pour vomir, et précisément lorsqu'il jeta ce cri aigu, l'œsophage et la plèvre correspondante s'étaient rompus, et alors il se forma un trou par le moyen duquel tout ce qui se trouvait dans l'estomac, sous les contractions excitées dans cet organe par le vomitif, passa dans la poitrine, et tout ce que l'Amiral avait bu depuis, au lieu d'entrer dans l'estomac, avait pénétré dans la poitrine par la même ouverture. Cette énorme quantité de liquides avait tellement comprimé les poumons qu'on les trouva réduits au

plus petit volume ; ce qui occasionna la vive douleur de l'Amiral et sa mort.

Disons maintenant quelques mots sur le purgatif.

— Et le club de suicides ? —

Nous en parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE QUATRIEME.

Du Purgatif.

Les ravages produits par le purgatif ne sont pas moins nombreux que ceux du vomitif et de la saignée.

Voici le nom des maladies les plus affreuses qu'entrainent les purgatifs pris sans nécessité. La cardialgie, l'inflammation de l'estomac, la colique, le choléramorbus, l'Ileum, la tympanite, les hémorroïdes, la jaunisse, la mélancolie, le vomissement de sang, l'affaiblissement de l'estomac et par conséquent les digestions lentes et pénibles, ainsi que l'altération spongieuse de la membrane de la bouche. Je reconnais facilement à une mauvaise denture ceux qui font un usage fréquent de purgatifs, car ils perdent

leurs dents de bonne heure, et ont les gencives gâtées.

Il est d' autres maux encore qui peuvent être aussi les conséquences des purgatifs, tels que le squir de l'estomac, la phthisie pulmonaire scrofuleuse, les vertiges, l'apoplexie, l'amaurose, la paralisie, l'épilepsie, la consomption, les convulsions, et enfin la mort.

— Est-il possible qu'un purgatif produise la mort ? —

C'est une vérité triste, mais que l'on ne peut mettre en doute. Il serait long d'énumérer les cas de mort qui ont eu lieu sous un purgatif; ils sons si fréquens que les livres de médecine en sont remplis. Quelques exemples nous suffiront.

Hippocrate raconte qu'un nommé Eubéus, ayant pris un purgatif fut purgé pendant trois jours, au bout desquels il mourut; et Coberus, que plusieurs in-

dividus après avoir pris un purgatif *intempestive*, ont été sujets à des maladies graves, que d'autres même sont morts.

On lit dans les Miscellanées des Curieux des choses naturelles, que quatre personnes, après s'être purgées, souffrirent de si fortes incommodités, que trois d'entr'elles échappèrent comme par miracle, et la quatrième succomba. Et dans un petit chapitre du même ouvrage qui est intitulé: *A levi purgatione in Aurifabro mors*, on lit aussi, qu'un orfèvre après un léger purgatif éprouva un dérangement tel, qu'il en perdit la vie.

Bonetus raconte la mort d'un Chirurgien qui fut saisi d'un vomissement si violent après avoir pris un purgatif composé de feuilles de séné, qu'au bout d'une demi-heure, il fut pris du hoquet

de la mort et expira. Doleus nous rapporte aussi l'exemple d'un homme d'environ quarante ans, lequel ayant pris un purgatif, *eadem mane qua assumserat mors subsecuta est.*

Borelli a inseré dans ses ouvrages le cas d' un ecclésiastique , *sanus licet* , qui ne survécut que peu de jours , à une diarrhée produite par un purgatif , et dont rien ne put arrêter la violence.

On trouve dans Viridet le fait suivant. Une femme de chambre après avoir avalé un purgatif *par simple précaution* , fut assaillie de spasmes si horribles, qu' au bout d'un quart d'heure, elle n'était déjà plus.

Bonetus parle d'un chevalier, qui après avoir pendant quelque temps fait usage journellement d' une pilule d'aloës , fut attaqué d'une cardialgie qui l'emporta.

A la dissection du cadavre on trouva dans l'estomac un amas composé de toutes ces pilules d'aloës qui avaient occasionnée la cardialgie et ensuite la mort de cet infortuné. Le trait suivant n'est pas moins frappant. Une femme avait l'habitude de prendre de la magnésie dont l'excès causa sa mort. En ouvrant le cadavre on trouva *six livres de magnésie* dans l'intestin colon. Combien de personnes qui prennent ainsi de cette substance, non seulement avec la même indifférence, mais, que l'expression me soit permise, avec la même volupté que l'on prend une glace, sont réservées peut-être à un pareil sort; et si j'avais le courage de traiter avec ironie un sujet de si haute importance, je dirais, qui sait combien de livres de cette terre absorbante ne trouvera-t-on pas dans leurs intestins si l'honneur de la dissection leur est accordé après

leur mort. Il ne faut point s'étonner de voir ces substances séjourner aussi long temps dans l'estomac et dans les intestins, car on a vu plusieurs choses de ce genre. Je me rappelle entr'autres avoir soigné une Dame pendant une dyssenterie qui résista fort longtemps aux secours de l'art. Vers la fin de sa maladie cette Dame rendit sous des selles, des feuilles de chicorée mal mâchées qu'elle avait mangées quarante deux jours auparavant; et on lit dans les Miscellanées déja citées qu' un habitant d'Erfurt vomit au bout d'un an des pilules dorées qu'il avait avalées.

Enfin on pourrait faire une longue énumération de tous les cas d'enfans et de jeunes gens dont un purgatif a causé la mort. Les ouvrages d' Hoffmann en offrent des exemples épouvantables. Une petite fille de Wurtemberg ayant pris un purgatif,

tous ses membres se glacèrent et le même jour au milieu de tranchées et de convulsions elle expira. Un jeune adolescent de quinze ans, et un autre âgé de douze ans, moururent tous deux sous une dose de mercure doux. Trois grains de ce même médicament suffirent pour enflammer les intestins d'un petit enfant et lui ôter la vie. Hoffmann ajoute que le frère de cet enfant, était mort au même âge quelque temps auparavant, ayant pris le même remède, éprouvé les mêmes symptômes. Des faits pareils sont si multipliés dans les livres de médecine, qu'un médecin hollandais nommé Bontekoe en a pris occasion de dire que le mercure doux est bien loin d'être aussi doux qu'on le croit. Néanmoins on en fait un abus vraiment étrange; on voit journellement les mères en donner à leurs enfans et même à l'époque de la den-

tition, où il est d'ordinaire dangereux, avec une sécurité qui annonce combien elles sont loin de prévoir les conséquences funestes qui peuvent en résulter.

Non seulement le mercure doux, mais encore le plus léger purgatif peut faire du mal aux enfans en bas âge. Riverius nous apprend que trois enfans de deux ou trois ans, *purgati, blandis medicamentis, eadem die convulsi perierunt*. Dans le nombre des observations publiées par Harderus, on en trouve une sur un petit enfant auquel sa mère faisait prendre souvent de l'huile d'amande douce, et qui mourut à la suite de convulsions produites par cet usage. Le cadavre ayant été ouvert on trouva l'intestin ileus gangréné. Weisius eût occasion d'observer un cas parfaitement semblable, et Ballonius assure que souvent le purgatif pris

par la nourrice a produit les convulsions du nourrisson.

Mais le sort de ceux qui après avoir pris des purgatifs mal-à-propos, ont péri au bout d'une heure, d'un jour, en peu de temps enfin, peut être regardé comme préférable à celui de ces malheureux qui après un pareil purgatif deviennent les victimes de maladies longues et cruelles. Les ouvrages de Lorry offrent des exemples de ce genre, que l'on ne peut raconter sans émotion, ni entendre sans frémir. Un homme, après avoir pris un purgatif, ressentit des douleurs aiguës dans l'estomac et dans les intestins, auxquelles se joignirent bientôt un vomissement et une diarrhée violente qui le réduisirent à l'extrémité. Et il eût mieux valu pour lui qu'il fût mort, car selon ce passage de l'Ecclésiastique : *Melior est mors quam vita ama-*

ra, *et requies aeterna quam languor perseverans*. Cet infortuné survécut à une pareille crise, mais quelle fut désormais son existence ! Tourmenté par de fréquentes et vives douleurs, privé de la mémoire, tantôt dans un état d'immobilité qui ressemblait à la stupidité, tantôt jetant des cris de forcené, enfin *oculi concavi*, *nares retractae*, *macies horrenda*, il rendit le dernier soupir après avoir langui pendant deux ans au milieu des plus horribles tourmens. Voici l'autre exemple. Un homme de lettres, se sentant légèrement indisposé, prit conseil d'un pharmacien, qui lui donna deux pilules purgatives, en lui disant d'en prendre d'abord une, et ensuite la seconde si la première ne produisait pas assez d'effet. Après en avoir avalé une qui n'agit point, il sentit les atteintes d'une douleur aiguë dans les entrailles, et pour se

soulager il prit la seconde. A peine celle-ci eût-elle pénétré dans l'estomac que les maux d'entrailles cessèrent, et en revanche il se développa à la tête une douleur si affreuse, que ce malheureux dans la situation la plus violente, *arrectae comae* les cheveux hérissés, désirait ardemment la mort. Divers remèdes calmèrent cette douleur, mais depuis cet instant, son existence s'écoula alternativement, tantôt dans un état de fureur, d'agitation, pendant lequel il poussait des hurlements semblables à ceux des bêtes féroces; tantôt dans un état opposé d'imbécillité, et alors son visage prenait un air farouche, tandis qu'il prononçait des paroles inintelligibles. Enfin, après trois ans d'une vie si agitée, cette mort qu'il avait invoquée en vain au commencement de sa maladie, vint mettre un terme à

tant de maux. Ces deux exemples nous démontrent assez, que ce n'est pas seulement le vomitif qui peut faire perdre l'usage de la raison, mais bien le purgatif aussi. Et sans en dire davantage, je conclus par les paroles suivantes d'un médecin, habile observateur, Frédéric Hoffmann: *Volumen certe possemus componere de purgantium noxa, qua multorum annorum spatio in praxi notavimus.* « Nous pourrions à coup sûr com-« poser un volume sur les ravages oc-« casionnés par les purgatifs, et que « nous avons observés dans l'espace de « plusieurs années de pratique ».

Qu'il me soit permis de faire ici une réflexion relative au vomitif et à la saignée tout autant qu'au purgatif. Ces trois remèdes, véritablement souverains lorsqu'ils sont indiqués par l'art, produisent au contraire, ainsi que je vous

l'ai déjà fait observer, des maladies nombreuses lorsqu'ils sont inopportuns, et deviennent ainsi de vrais fléaux du genre humain. De telles maladies cependant ne sont que des résultats évidents occasionnés par ces remèdes, et que chacun peut facilement observer. Mais combien de maladies lentes et cachées, que l'on attribue ensuite à tout autres causes, se forment sourdement et par degrés, dans les individus qui s'assujettissent à la malheureuse habitude de prendre ces médecines sans nécessité! La dissection du cadavre de la femme morte sous une dose de magnésie, et de celui de l'individu qui prit l'aloës, nous prouve qu'on aurait sans cela attribué leur mort à une cause qui n'êut point été la véritable. En un mot, mes chers lecteurs, je vous ai fait connaître succinctement les maux que peuvent produire ces agents artificiels, lorsqu'on les emploie

sans une nécessité impérieuse. Jusqu' à ce que l'on me prouve leur utilité en pareilles circonstances par des faits contraires, je me crois autorisé à soutenir avec un médecin du siècle d'Auguste : *quod omne ejusmodi medicamentum non semper aegris prosit, semper vero sanis noceat.* « Que les médicamens de cette natu-« re ne sont pas toujours utiles aux « malades, mais qu'ils sont toujours « nuisibles à ceux qui jouissent de la « santé ».

Je vais maintenant tenir ma parole, en expliquant ce que je voulais dire au sujet du club de suicides dont j'ai déjà parlé. Mon étude la plus chérie a toujours été celle de l'homme, et par cette étude, je me suis tellement accoutumé à ne voir dans les nations qu'on dít civilisées, autre chose que des suicides, des homicides, des infanticides, que le club de suicides de

Prusse ne m'a pas fait la moindre impression. Oui, à très-peu d'exceptions près, dans ces nations civilisées je ne vois autre chose que de pareils crimes, bien que ceux qui les commettent n'aient point l' intention de tuer, ni de se tuer. Si mon assertion vous surprend, observez vous-même. Voyez ces parents désolés de la perte de leurs enfants ; informez-vous de la manière dont ils les avaient élevés et vous vous convaincrez que c'est eux qui ont causé leur mort. Examinez les personnes assises à cette table, et voyez toute la peine que se donne le maître de la maison pour multiplier les mets les plus recherchés, et pour forcer ses convives aux excès de gourmandise. Ne dirait-on pas, en traduisant mal ses efforts, qu'il veut abréger leurs jours, car souvent on donne des repas qui peuvent causer la mort, tout aus-

si bien qu'un coup de poignard. Remarquez cette jeune personne qui de toutes ses forces se serre dans son corset ; ne la perdez pas de vue, et au bout de six mois vous la verrez mourir de consomption pulmonaire. Voyez, là un libertin qui meurt des suites de sa mauvaise conduite, ici un ambitieux qui succombe rongé par son ambition, plus loin un avare millionnaire qui meurt de faim et de soif pour ne pas dépenser un sou etc, etc. ; et maintenant vous en avez assez vu, voilà tout trouvé le club de ceux qui s'ôtent la vie par les conséquences de leurs passions ou de leurs pernicieuses habitudes, et moi je vous en ai dit assez déjà pour vous faire connaître celui non moins nombreux, de ceux qui se tuent lentement ou d'une manière prompte avec la saignée, le vomitif, et le purgatif.

CHAPITRE CINQUIEME.

Quels sont les véritables moyens de conserver la santé.

C'est à vous que je m'adresse, vous qui plus sages et plus prudents n'avez point encore pris la funeste habitude de la saignée, du vomitif et du purgatif; gardez-vous de la contracter jamais. Et vous qui vous êtes soumis à l'usage des médecines, tâchez de le perdre, par degrés, et avec toutes les précautions imaginables, pourvu toutefois qu'un âge trop avancé ne vous en empêche. Gravez dans votre mémoire les faits que je viens de vous raconter; ne les oubliez jamais, j'ajouterai, même en rêvant, car on peut tirer de ces faits la conséquence immédiate et naturelle, que vous êtes exposés au plu-

tôt, demain peut-être, à ce qui est arrivé déja mille fois à d'autres. Celsus, l'élégant écrivain que j'ai cité depuis peu, disait: *Cavendum ne in secunda valetudine adversae praesidia consumantur.* « Il « faut bien se garder de faire usage en « état de santé des remèdes qui con- « viennent dans un état de souffrance ». Et deux fortes raisons appuient ce conseil; la première, c'est que tout ce qui est utile dans les maladies, devient nuisible au contraire, lorsque l'on est en bonne santé; la seconde, c'est que ces mêmes remèdes dont vous ne retirez que de mauvais effets tandis que le corps étant sain, n'en ressent pas le besoin, ne font aucun bien en cas de maladie. Ainsi, il m'est arrivé plusieurs fois de conseiller à mes malades soit une saignée, soit un vomitif, ou bien un purgatif, sans en obtenir les heureux résultats que j'en

attendais. Ayant demandé si ces individus faisaient usage de ces remèdes avant de tomber malade, leur réponse affirmative m'a fait connaître plus que jamais, combien il est absurde d'employer en bonne santé *praesidia adversae*.

Ainsi donc, la saignée, le vomitif, le purgatif ne sont point des remèdes propres à conserver et à fortifier la santé. Il n'est que deux moyens pour se bien porter et vivre long temps, les seuls vrais et sans danger, c'est la diète et l'exercice.

J'ai dit ailleurs (*Memoria su l'Emorroidi*) que la diète est un puissant préservatif contre les maladies ; que les anciens Législateurs de presque toutes les nations en connaissaient l'efficacité, et qu'ils jugèrent ce moyen si nécessaire, que pour en rendre l'usage général, ils le divulguèrent dans

l'univers entier comme un précepte de religion. J'ai dit aussi, que chez les anciens, plusieurs hommes distingués jeûnaient de temps en temps dans la vue de conserver leur santé, et j'ai cité l'exemple de Vespasien, qui chaque mois, passait un jour sans prendre de nourriture. Les modernes méprisent ou bien négligent un moyen si efficace, et j'en dirais bien volontiers la raison; mais elle m'éloignerait trop de mon sujet, et ne produirait peut-être pas une impression agréable. Je m'abstiens donc de développer cette pensée, et je reviens à mon sujet.

Pour comprendre combien l'exercice peut être salutaire, il faut présupposer certaines connaissances. Sachez donc, mes chers lecteurs, (je m'adresse ici à ceux qui pourraient l'ignorer) que jouissant d'une parfaite santé, et sans

rien changer à votre genre de vie, si vous vous faites peser dans une balance à une heure fixe, pendant trois ou quatre jours de suite, le poids de votre corps, au bout de ce temps, sera le même qu'il l'était le premier jour, ou variera fort peu. Cependant vous avez pris de la nourriture, et fait usage de boissons, c'est-à-dire introduit dans votre corps environ huit livres pesant chaque jour. Pourquoi donc n'avez-vous pas trouvé le poids de votre corps augmenté de huit livres par jour? La raison en est simple; c'est que vous les avez perdues par les voies naturelles, entr'autres par la transpiration insensible. Et la matière transpirable étant plus abondante que celle des autres excrémens réunis, n'est pas à négliger; car sur les huit livres de matières qui se dissipent journellement, on peut en compter cinq pro-

duites par la transpiration, le reste par les autres évacuations.

Il ne faut pas s'étonner de la grande quantité d'humeurs que l'on perd ainsi par la transpiration insensible, car cette excrétion n'est jamais interrompue, les pôres sont continuellement ouverts et même pendant le sommeil. Il vous sera facile de vous en assurer, en vous mettant au soleil, et en examinant votre bras nu à l'aide d'un microscope. Vous le verrez enveloppé de vapeurs qui s'exhalent de votre peau sans jamais s'arrêter, et se dissipent dans l'air. En marchant on laisse derrière soi ces vapeurs, et c'est en les flairant que le chien suit les traces de son maître. Vous vous serez peut-être aperçus de la fumée qui sort des naseaux du cheval, à chaque exspiration, dans les journées d'hiver où le froid est excessif. Et bien, cette

fumée n'est autre chose que la matière transpirable pulmonaire, que la température rude de l'air condense à sa sortie.

Or cette matière de la transpiration est une humeur âcre, un excrément semblable aux autres excrémens, et il est absolument nécessaire qu'elle sorte du corps, car si elle y demeure, des maux innombrables peuvent en résulter, comme il arrive des autres excrémens lorsque ceux-ci ne font pas leur cours naturel. Vous ignorez peut-être, qu'une quantité plus ou moins considérable de cette matière demeure en vous lorsque vous ne faites point de mouvement. La fonction de la transpiration s'opère d'une manière imparfaite dans l'inaction. Au contraire elle devient entière, libre, aisée, lorsque le corps est en mouvement. Ne vous est-il jamais arrivé d'éprouver une

oppression, un mal-aise, une pesanteur de membres qui se sont dissipés après une promenade en plein air, au retour de laquelle vous vous sentez plus dispos, plus agiles, plus gais, et comme renaître enfin? C'est qu'auparavant vous étiez surchargés d'un excrément âcre, irritant, dont une promenade au grand air vous a débarrassés, et vous êtes ainsi délivrés du poids qui vous oppressait. J'appuie sur le grand air, parce que le mouvement que vous faites dans une chambre, surtout si elle est fermée, n'est d'aucune, ou de très-peu d'utilité, par la raison suivante. Les émanations qui s'exhalent de votre corps se dispersent dans l'air. Mais l'air qui n'est pas renouvelé, lorsqu'il est imprégné d'une certaine quantité de cette matière transpirable, n'en pouvant pas contenir davantage, il faut absolument alors

que la transpiration diminue. Il y a plus, si vous demeurez dans une pièce fermée où l'air ne joue pas, non seulement la transpiration n'est pas assez abondante, mais par le moyen de l'absorption cutanée, l'humeur rentre dans le corps où elle se corrompt en produisant mille dégats. J'ajoute enfin, que l'air que l'on respire plusieurs fois, s'il n'est point renouvelé, perd son principe vital, et acquiert des qualités si malfaisantes, qu'Hufeland s'écriait, et avec raison : *A peine a-t-on respiré quatre fois le même air, que l'homme lui-même fait de ce précieux conservateur de la vie, le poison le plus mortel.*

Les conséquences fatales d'une transpiration supprimée sont infinies. D'abord la matière transpirable en s'arrêtant sur la peau occasionne parfois des maladies cutanées; elle peut aussi se répandre intérieurement, attaquer des orga-

nes importants, d'où peut s'ensuivre en pareil cas, cette longue série de maux aigus et chroniques qui sont sortis de la boîte de Pandore.

Ainsi donc, sans ajouter que l'exercice fortifie les nerfs, renforce l'estomac, etc. j'en ai dit déja assez au sujet de la transpiration, pour démontrer combien ce moyen est puissant, non seulement pour le maintien de la santé, mais encore pour détruire même le germe de la plus grande partie des maladies. Tous les bons médecins, tous les grands penseurs ont si bien reconnu cette vérité, qu'ils l'ont rendue manifeste dans leurs écrits. Si vous désirez une preuve de ce que j'avance, je vous citerai parmi les praticiens, Hoffmann, qui s'exprime en ces termes: *Non datur praesentius ad tuendam sanitatem morbosque avertendos motu et exercitatione corporis remedium.*

« Il n'est pas de remède plus efficace « que l'exercice du corps, pour con- « server la santé et pour arrêter les « maux à leur naissance ». Et parmi les philosophes, le Baron de Verulame, dont tout le monde connait le grand talent qui l'a distingué, a dit: *Vix aliquam in morbum inclinationem inveniri, quae non exercitatione quadam propria corrigi possit.* « On « trouve difficilement une disposition à « une maladie, que l'on ne puisse dé- « truire par un exercice convenable ».

Si vous êtes curieux de voir de pareilles opinions appuyées sur des faits, je vais vous en citer deux, pris dans l'histoire, qui nous en offre un grand nombre. Je choisirai le premier dans l'antiquité, l'autre est récent. On lit dans Plutarque que César, d'une complexion faible, d'un teint pâle, et sujet à plusieurs maladies, s'était fortifié

tellement en marchant beaucoup, qu'il supportait sans peine les plus grandes fatigues, et que, suivant l'expression de Plutarque, il avait rendu son corps inattaquable. Et de nos jours ne voyons-nous pas le moderne Jugurtha, qui naturellement pâle, faible, nerveux comme l'était César, a, par un exercice continuel, rendu son corps si robuste, qu'il a pu, ainsi que nous le dépeint habilement l'*Homme de rien*, « tenir pendant « douze ans en échec les forces d'une « des plus puissantes nations de la terre, « et l'oblige encore aujourd'hui, qu'il « n'a plus d'autre patrie que son che- « val, d'autre abri que sa tente, d'au- « tre royaume que le désert, à tenir « sur pied quatre-vingt mille hommes « pour se garder de lui ». — Quel est donc ce grand personnage? —Ne le reconnaissez-vous pas ? C'est Abd-el-Kader.

Ainsi donc, mes chers lecteurs, à l'avenir, lorsque vous sentirez les atteintes de quelque indisposition, au lieu de vous faire saigner, observez un régime sévère, jeûnez; c'est-à-dire n'introduisez aucune substance dans votre corps, au lieu d'en ôter. Le jeûne diminue la masse du sang, sans produire les tristes conséquences que peut avoir la saignée. Le médecin Van-Helmont donna le premier ce conseil; ce qui prouve qu'au milieu des bizarreries et des extravagances qui sortirent de sa plume, il dévoila quelque vérité utile. J'ajouterai; lorsque vous ne sentirez qu'un léger mal aise, marchez, faites du mouvement, une promenade par exemple, au lieu de recourir au purgatif et au vomitif. Que votre emploi et vos occupations ne soient pas une excuse pour vous en dispen-

ser , car je soutiens que si vous voulez vous bien porter , plus vos occupations sont nombreuses, plus vous devez faire d'exercice dont l'heureuse influence est si reconnue. Les vies des hommes extraordinaires pourraient souvent offrir des choses intéressantes à ce sujet , si on les lisait avec réflexion. Il n'est peut-être aucun de vous, mes chers lecteurs, qui n'ait lu les Mémoires de S. Hélène, mais, ou je me trompe fort, ou votre attention ne s'est point fixée sur le passage suivant. « L'Empereur » écrivait le Comte de Las Cases , « s'est créé un traitement parti-« culier; son grand secret avait été, di-« sait-il, depuis long-temps, de commet-« tre un excès en sens opposé à son habi-« tude présente ; c'est ce qu'il appelle « rappeler l'équilibre de la nature. S'il « était depuis quelque temps en repos, « il faisait subitement une course de

« soixante milles, une chasse de tout un « jour. S'il se trouvait surpris au mi- « lieu de très-grandes fatigues, il se « condamnait à vingt-quatre heures de « repos absolu. Cela, disait-il, ne lui avait » jamais manqué ». Ce peu de mots renferme un traité sur l'hygiène, un traité tout entier de l'hygiène des intempérants. Je me plais à vous rappeler ces détails sur Napoléon, non seulement parce qu'il a été un homme rare comme guerrier, comme législateur, etc, mais parce qu'il a été plus rare encore comme Empereur; car il a eu des amis, et ces deux mots Empereur et amis, qui sont fort surpris de se trouver ensemble, prouvent que Napoléon unissait des qualités du coeur aux brillantes qualités de l'esprit, puisque, au dire du plus grand écrivain du dix-huitième siècle, « les méchants n'ont que des

« complices ; les voluptueux ont des « compagnons de débauche ; les inté-« ressés ont des associés, etc ; les hom-« mes vertueux ont seuls des amis ». Imitez donc ce grand homme dans sa vie active, et si vous avez des occupations sédentaires, tâchez néanmoins de faire beaucoup de mouvement. Vous m'alléguerez pour excuse que le temps vous manque. Mais vous avez bien celui d'aller au spectacle, de faire votre partie de piquet, enfin vous trouvez tous les jours le temps de faire bien des choses qui peuvent altérer votre santé, et dans vos momens de loisir ne sauriez-vous rien faire pour la conserver ? Ne pouvez-vous pas disposer des jours de vacance ? consacrez-les donc à aller vous ébattre dans la campagne, et c'est ainsi que, pour me servir de l'expression de Napoléon, *vous rétablirez l'équilibre de la nature.*

CHAPITRE SIXIÈME.

D'autres moyens qui contribuent à la conservation de la santé.

Lorsque Diogène, dans ses voyages, se rendit de Sparte à Athènes, il s'écria en y arrivant : Par Jupiter ! je suis passé de l'appartement des hommes dans celui des femmes. Si ce philosophe existait de nos jours, et qu'après avoir examiné la manière de vivre des anciens, il jetât un regard sur le genre de vie des modernes, je suis persuadé qu'il ne pourrait s'empêcher de s'écrier : Pour le coup, je suis passé de l'époque des hommes dans celle des enfans.

Oui, mes chers lecteurs, quand je pense aux moyens nombreux et variés

qu'employaient les anciens pour rendre leur corps sain et robuste, je suis saisi de surprise et d'admiration. Tournant ensuite mes regards vers les nations nouvelles, je ne puis m'empêcher de sourire quand je les vois, en général, non seulement ne rien faire comme eux pour entretenir la santé, mais bien la gâter par de sottes et pernicieuses habitudes. En effet est-il aucun pays de nos jours où la gymnastique des anciens, que les Pythagoriciens regardaient comme le premier des arts pour conserver le propre individu, soit aussi universellement établie, qu'elle l'était parmi eux ! Montrez-moi une nation moderne où l'on trouve les thermes somptueux des anciens ; où chaque petit pays ait ses bains publics ; où enfin l'usage de se baigner, si utile pour la santé, soit aussi commun, aussi fréquent, qu'il l'était parmi les anciens. Chez

les Grecs, cet usage remonte à l'antiquité la plus reculée. On trouve dans l'Odyssée la coutume, généralement adoptée chez ces peuples, de conduire au bain leur hôte, avant le repas. Télémaque arrivé au palais de Nestor goûta les délices du bain. Lorsqu'il fut à la noble Sparte avec Pisistrate, ón prépara le bain pour tous deux. Et Ulysse, introduit dans le palais de Circée, déesse aux belles tresses, raconte avec quels soins empressés les nymphes le servaient; l'une, dit-il, déploie sur les sièges des tapis de pourpre, l'autre arrange la table du festin; une troisième épanche le vin dans une urne d'argent;

« L'autre a soin d'un trépié que la flamme environne,
« L'eau pure qu'elle y verse, y frémit et bouillonne;

« Le bain est préparé ; j'y descends, et sa main
» Puisant l'onde fumante en ce vase d'airain,
« La répand, à grand flots, sur ma tête embaumée,
« Y joint de l'olivier la liqueur parfumée,
« Et, reparant ainsi mes esprits languissans,
« A mon corps ranimé donne de nouveaux sens (1).

Les Romains se baignaient tous les jours ; il y en avait même beaucoup qui entraient au bain plusieurs fois dans la même journée. En un mot, chez les Grecs et chez les Romains, le bain faisait en quelque sorte partie de l'existence. Ils reconnaissaient les avantages inappréciables que l'on en retire. Les modernes au contraire pour la plûpart ne prennent des bains, que pendant l'é-

(1) Traduction de l'Odyssée, par M. de Rochefort.

té ; et en font usage plus pour se guérir de quelque maladie chronique, que pour conserver la santé. O vous, que la fortune a comblés de ses dons, vous riches qui languissez dans la mollesse, si vous désirez véritablement vivre, et non végéter, si vous désirez vous bien porter et long temps, non seulement faites beaucoup de mouvement, mais ne négligez aucun des soins qu'exige la propreté, baignez-vous, recherchez le bien-être, le rafraichissement que procurent ces immersions si salutaires. Et si vous préférez des exemples à de simples conseils, je vous propose un modèle à suivre; ouvrez le volume des lettres de Pline, lisez la première du troisième livre adressée à Calvisius, où il dépeint la manière de vivre de Spurinna ; lisez-la attentivement ; vous y verrez que ce Romain si distingué, faisait tous les jours de l'exercice, pre-

nait de même son bain, et jouait ensuite à la paume, *diu et veementer*, long-temps et avec force ; cela ne l'empêchait pas ensuite de cultiver son intelligence par la lecture etc. Vous y verrez aussi que ce même Romain arrivé à l'âge de 77 ans, avait *aurium oculorum vigor integer, agile et vividum corpus, solaque senectute prudentia;* « avait la vue et « l'ouïe parfaites, le corps agile et vi- « goureux, et n'avait de vieux que la « prudence ». Riches paresseux, si vous désirez jouir d'une santé florissante comme celle de Spurinna, imitez-le.

Je conviens que tout le monde ne peut imiter Spurinna, ni se baigner journellement comme lui; c'est pourquoi je vais vous proposer un moyen qui peut suppléer au bain ; qui maintient aussi la propreté du corps, facilite et rétablit la transpiration, prévient beaucoup de mala-

dies, et qui ainsi que le bain fait reprendre aux membres une vigueur nouvelle. Son effet est prompt et efficace ; je puis l'affirmer avec connaissance de cause ; lorsque je rentre chez moi bien fatigué, après avoir parcouru plusieurs milles, monté et descendu beaucoup d'escaliers, si je mets en usage le moyen dont je parle, je sens tellement renaître mes forces, que je refairais volontiers le même chemin que j'ai déjà fait. Cette méthode si simple et si salutaire dont on ne se sert plus de nos jours, je ne sais pour quelle raison, était fort employée par les anciens, non seulement comme préservatif, mais encore comme remède spécifique dans nombre d'infirmités. Pour la mettre en pratique, il ne faut dépenser qu'un petit écu. — Enfin peut-on savoir de quoi il s'agit ? — C'est une brosse. Faites-en l'emplette, et frottez vous

tous les jours depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. D'abord vous éprouverez une sensation désagréable, à laquelle succédera par degrés une sensation d'ineffable volupté, lorsque vous y serez accoutumés, et vous comprendrez alors pourquoi les anciens recommandaient si fort de pareilles frictions. Cependant auriez-vous de la répugnance à les employer? Assistez avec moi à S. Hélène à la toilette du grand Capitaine, et vous vous y habituerez. «L'Empereur fait « sa toilette dans sa chambre à coucher. « Il se rase lui même. Se lave ensuite la « figure, et tres-souvent la tête. Vient en- « suite l'histoire des dents; après quoi « l'Empereur quitte son gilet de flanelle. « Il se frotte alors la poitrine et les bras « avec une brosse assez rude; la donne « ensuite à son valet de chambre, pour « qu'il lui frotte le dos et les épaules,

« qu'il arrondit à cet effet, lui répé-
« tant d'ordinaire quand il est de bonne
« humenr : *Allons, fort, comme sur*
« *un âne* ».

SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Comment on a soigné jusqu'ici les fièvres continues.

« A la façon dont ils s'expriment, « et à la manière dont ils agissent, on « dirait que chez eux les paroles et les « actions ont résolu de se donner un « démenti perpétuel ». Il n'est aucune classe de personnes, à laquelle on puisse appliquer ces paroles si bien dites, comme à celle des professeurs de l'art salutaire. Grand Dieu ! Depuis vingt-deux siècles tous les médecins rapportent leur admiration sur Hippocrate, depuis lors

ils se proposent pour modèle l'illustre Grec, ils élèvent jusqu'aux nues la simplicité de sa doctrine ; mais combien en est-il parmi eux jusqu'ici qui l'aient imité ? On peut en compter un ou deux dans l'espace de quelqu'un des siècles qui se sont écoulés ; plusieurs siècles n'en ont offert aucun ; et dans tous les siècles enfin, on peut dire sans trahir la vérité, que l'on a suivi une méthode contraire en tous points aux enseignemens d'Hippocrate. Examinons maintenant quels ont été, et quels sont encore de nos jours les résultats de cette pratique, tout-à-fait contraire à celle de ce grand maître ; et fixons nos observations sur les fièvres continues seulement, car mon intention n'est point d'écrire un traité de médecine pratique, mais de donner un simple essai des mauvais effets que l'usage des médecines ad-

ministrées imprudemment et mal à propos, peut produire dans les maladies. J'ai choisi de préférence les fièvres continues, parce que ce genre de maladies règne dans tous les climats, dans tous les pays, dans toutes les saisons ; parce qu' il attaque indistinctement les deux sexes de tout âge, de toute condition, de tout tempérament ; ainsi les fièvres étant la maladie la plus commune et la plus fréquente, il est à supposer qu'elle est aussi la mieux connue et la mieux soignée.

Je vous le répète donc, mes chers lecteurs, examinons la méthode curative des fièvres continues, et seulement dans l'espace de trois siècles, c'est-à-dire, dans le dix-septième, le dix-huitième et le siècle présent ; sans remonter à une époque plus reculée, ce qui ne serait peut-être pas sans ennui, et d'aucune

utilité ; car d'après la méthode usitée pendant ces trois siècles, il sera facile d'imaginer celle que l'on a suivie antérieurement, où les ténèbres de l'ignorance régnèrent en plus grande partie.

Prenons un livre d'un médecin du dix-septième siècle. En voici un ; c'est la médecine pratique de Baglivi, surnommé à juste titre l'Hippocrate Italien. En feuilletant les premières pages arrêtons-nous au chapitre *De febribus malignis* ; Ecoutons le : *Quando ego solus aegrotorum meorum curam incipio, et mea methodo febres curo, raro tales malignas febres observo, sed quando ad curationem ab alio inceptam vocatus sum, quoniam mente mille praejudiciis antecepta curatio febrium instituitur, nec oculis Naturae et Magni Senis praeceptis auscultatur, mille differentia, et gravia observo accidentia, quae frequenter so-*

boles sunt methodi depravatae non vero naturae morbi; et haec passim, ac quotidie in praxi succedunt. « Lorsque j'entreprends seul, « le traitement des malades attaqués de « fièvres et que je fais usage avec eux « de ma méthode, j'observe rarement ces « fièvres malignes ; mais lorsque je suis « appelé pour assister des malades de « fièvres qui ont déja été soignés par « ces médecins dont l'esprit est faussé « par mille préjugés, et qui n'écoutent « point les oracles de la nature et les « enseignements d'Hippocrate, j'observe « alors une grande différence et des ac- « cidents graves, lesquels sont le plus « souvent conséquences de la mauvaise « méthode, et non des maux naturels. « Et ce que j'avance, j'ai occasion de le « voir chaque jour et partout. » Ainsi donc, la mauvaise méthode en usage dans le dix-septième siècle rendait les

fièvres partout et continuellement malignes ; et Baglivi avec sa sincérité ordinaire nous a donc fait connaître la vérité peu consolante, que dans le dix septième siècle on ne savait pas soigner les fièvres ; ou pour mieux dire , que dans ce temps là on les soignait très-mal.

Maintenant prenons un livre d'un médecin du dix-huitième siècle. C'est le *Traité des fièvres putrides* de Vaume , médecin distingué , disciple d'Hippocrate. Il était chirurgien major en Bohême tandis que la guerre était allumée entre l'Empereur et le roi de Prusse , et lorsqu'une épidémie de fièvres putrides se déclara dans toute l'armée. Parmi les militaires qui furent attaqués , Vaume en soigna environ mille quatrecents avec le plus heureux succès. Mais quel fut le sort des autres malades? Je laisse parler l'auteur : « En quatre mois de temps , dix

« à douze mille hommes, au moins,
« qui avaient été attaqués de fièvres pu-
« trides guérissables, ont été empoison-
« nés méthodiquement. » Et la méthode que l'on suivit pour soigner ces douze mille malades, n'était point particulière aux médecins de l'armée de Bohême, mais universelle alors en Europe. Nous pouvons donc retirer de la franche déclaration de Vaume, une autre vérité moins consolante encore, c'est que dans le dix-huitième siècle, on ne connaissait point le moyen convenable pour soigner les fièvres, ou ce qui est encore pis, qu'on employait pour les soigner des moyens extrêmement dangereux.

Enfin, dans le dix-neuvième siècle comment traite-t-on les fièvres? Il n'est pas nécessaire pour nous en assurer de recourir aux livres, nous avons chaque jour lieu d'observer des malades atta-

qués de fièvres continues et le traitement que l'on emploie pour les faire cesser. N'avez-vous pas lu dans l'Evangile : *Petite , et dabitur vobis ; quaerite , et invenietis ; pulsate , et aperietur vobis.* Ainsi donc , *quaerite et invenietis* ; cherchez et vous trouverez. Et si la volonté vous manque , s'il vous est impossible , ou si enfin il ne vous convient pas d' observer vous même par quel moyen on soigne les fièvres aujourd'hui, adressez-vous à un médecin qui ressemble au portrait suivant. « Est-il « rien de plus respectable au monde » disait un grand homme en parlant du véritable médecin « qu'un médecin qui, « ayant dans sa jeunesse étudié la na- « ture , connu les ressorts du corps « humain , les maux qui le tourmen- « tent , les remèdes qui peuvent le sou- « lager , exerce son art en s'en défiant.

Demandez à un médecin qui possède toutes les qualités dont on vient de tracer le tableau ; quelle est la méthode usitée de nos jours pour soigner les fièvres, vous découvrirez alors une vérité tout aussi peu consolante que les deux autres, et qui vous intéresse davantage, c'est-à-dire on vous répondra par les paroles de Baglivi: *Quando ego solus...* Vous savez le reste.

Il ne serait d'aucune utilité de rappeler quelle méthode dans le dix-septième siècle rendait malignes les fièvres, ni par quels remèdes on empoisonnait les malades attaqués de fièvres dans le dix-huitième siècle ; mais au contraire, il serait utile ce me semble de démontrer par quels remèdes ont fait dégénérer les fièvres aujourd'hui, ce que je démontrerai sans craindre le courroux que je pourrai provoquer .

Ed a malgrado delle ingiurie e scherni
Che potran farmi i calamai moderni (1).

Et je l'annoncerai avec la sincérité de Baglivi, la franchise de Yaume, sans commentaires, sans ménagements, car lorsqu'un médecin écrit, sa pensée dominante doit se fixer sur cette sentence.. *Salus populi suprema lex.* D'ailleurs n'entends-je point la voix de ma conscience qui me dit : *Non sat tuum officium fecisse, si non id fama approbat?* « Ne te « suffit-il pas d'avoir fait ton devoir « quelque chose qu'on en dise? » Prêtez-moi donc votre attention.

Trois choses de nos jours altèrent la nature des fièvres ; l'abus de la saignée

(1) « Et en dépit des outrages, des railleries « que les plumes modernes pourront lancer con- « tre moi. »

et du tartre stibié, et l'usage des poudres anglaises; remèdes que le système dominant du contre-stimulus a mis en vogue. J'ai inseré dans mon journal plusieurs cas, que je pourrais publier à l'appui de mon assertion; mais je m'en abstiens, mon intention étant de parler des faits en masse, sans faire aucune allusion aux individus; mon art seul est le but que je me propose, et je n'entends offenser personne.

Ici je vois quelques uns de mes lecteurs s'arrêter, réfléchir, et il me semble les entendre ensuite s'écrier: « Cela « est-il possible! quant à la saignée « il a raison, car sans être médecins, « nous nous sommes déja aperçus que « de nos jours l'usage de la saignée rap- « pelle beaucoup le docteur Sangrado; « la saignée et les sangsues, et puis en- « core, les sangsues et la saignée; on

« n' entend que cela ; et si le malade « succombe, on soutient qu'il n' a pas « été saigné assez. Mais quant aux pou- « dres anglaises et au tartre stibié, ce « sont des remèdes vantés par tous les « médecins, qui les regardent comme « des remèdes *divins* et particulièrement « dans la cure des fièvres. Cependant s'il « n'en était pas ainsi? Serait-il possible! »

Un pareil étonnement naît de l'ignorance des vicissitudes de la médecine, car autrement on saurait, que pour ce qui regarde cet art, les choses ont toujours été ainsi. *L'histoire n' est*, disait un homme illustre, *qu' une suite des mêmes événemens renouvelés et variés.* Cette définition de l' histoire, ne peut s' appliquer mieux qu' à l' histoire de la médecine en particulier. Les mêmes événemens n'ont que trop variés, on les a vus se renouveler sans-cesse, mais *tou-*

jours les mêmes. Parmi les exemples nombreux dont je pourrais faire mention, je n'en donnerai qu'un seul qui a relation avec ce qui précède. Tandis que Vaume publiait en France son livre sur les fièvres putrides, Tissot, dont l'autorité n'est point à dédaigner ; car je ne vous cite pas le nom d'un de ces médecins *qui ont guéri des gens qui étaient morts*, ainsi que l'a dit spirituellement Molière dans une de ses comédies ; mais je vous parle d'un médecin d'une grande célébrité justement acquise, Tissot dis-je, tandis que Vaume publiait son livre en France, en faisait paraître un en Suisse, dans lequel on lit ces paroles remarquables: « le quinquina, ce remède *divin* dans tant de « maladies. » En effet ce remède était alors regardé comme *divin*, particulièrement dans les cures de fièvres putrides, à

cause de la vertu éminemment antiputride qu'on lui attribuait. Or je le répète , ce remède que l'on regardait comme *divin* particulièrement pour les fièvres putrides , (je ne nie point qu' il ne le soit pour les fièvres intermittentes,) était justement le remède qui avait empoisonné les douze mille malades dont on parle dans l'ouvrage de Vaume; et le même ; (voilà bien , mes chers lecteurs, de quoi s'étonner,) qui a dû pendant nombre d'années,et sur toute la surface de la terre,faire de tels ravages parmi les pauvres malades de fièvres continues , qu'il peut exciter l'envie du cholèra et de la peste; jusqu'à ce qu'enfin les médecins aient reconnu et avoué la vérité annoncée par Vaume,cinquante ans auparavant; c'est-à-dire que ce remède *divin*, employé dans le traitement des fièvres continues , était un poison. « Tant-il est vrai » pour me

servir des expressions de l'immortel auteur de la science de la Législation, « Tant « il est vrai, que les hommes les plus « éclairés de leur siècle, ignorent souvent les erreurs qui s'y commettent, « tandis que le plus ignorant de la postérité, sourit des erreurs de ses ancêtres, sans réfléchir cependant à celles que ses contemporains leur ont « substituées. » Deux mots encore, mes chers collègues, et je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Il me semble avoir observé, que l'on a substitué l'abus de la saignée et du tartre stibié, ainsi que l'usage des poudres anglaises, à la méthode d'administrer le quinquina pour le traitement des fièvres continues. Cependant, si je me trompe dans mes observations, et que les vôtres vous prouvent le contraire, il ne me reste rien à vous dire; continuez donc à user les

divines poudres anglaises, et à abuser des deux autres remèdes.

Oh si j' étais ! . . qu' allais je dire ? Non, non, je n' ajouterai rien ; ce ne sont que des châteaux en Espagne, des rèves d' un pauvre diable qui ne peut tout exprimer. *Si j'étais roi*, disait un berger, *je ferais paître mes moutons à cheval*. Voilà tout.

Forcé d'étouffer les pensées qui naissent en foule dans mon esprit et se présentent sous ma plume, voulant néanmoins donner essor en quelque sorte à l'amour de mon art que je ressens si vivement, je m'adresse à un mort, pour m'entretenir un instant avec lui dans les délices de la confiance. O Hahnemann ! après les ouvrages de trois auteurs que je ne veux point nommer, l'ouvrage qui excita plus que tout autre ma surprise et mon admiration, fut l'Organe de la

médecine, cette vaste conception des doses infinitésimales. Pardon, illustre Allemand, si j'ose m'élever jusqu'à toi; pardon si j'ose m'elever si haut jusqu'à me flatter d'avoir pénétré ta pensée. Oh! je n' en doute pas, je m'en tiens même pour assuré. Ton regard pénétrant parcourut les révolutions continuelles qu'a subi notre art; tu vis les systèmes les plus dangereux se succèder l'un à l'autre;tu fus convaincu que par je ne sais quelle inconcevable fatalité, la plûpart des médecins doivent être systématiques, et que ceux-ci, non seulement ne sont point éclairés par les tristes exemples du passé, mais encore ils ne voient point les faits qui se passent sous leurs yeux, ils ne prêtent point l'oreille à la voix de l'expérience; car les systèmes de médecine s'empârent de l'homme avec la même ténacité que la rage s'empare des ani-

maux. Alors, ne pouvant atteindre ton but d'une manière diverse, tu conçus l'idée sublime de rendre par la ruse, les mains des systématiques pures et innocentes. Cette inspiration d'un beau génie t'apparut, et *aguzzato avendo i ferruzzi del tuo ingegno*, pour me servir des expressions de Cellini, tu inventas le système des doses infinitésimales; c'est-à-dire, la méthode de soigner sans rien faire, qui, si elle ne guérit pas toujours, n'a pas du moins le danger des autres hypothèses de donner mille fois la mort. D'ailleurs ton système entre tous les autres, a une qualité singulière; c'est que l'abus qui gâte les plus belles choses de ce monde, et qui rend les autres systèmes de médecine encore plus pernicieux qu'ils ne le sont en réalité, ne peut nullement faire que le tien soit moins innocent; car l'abus de ce-

lui-ci ne pourrait consister en autre chose, qu'à subdiviser encore en millioniémes parties les atômes des médicamens. Ton ouvrage fut à peine publié en Europe, que l'on en ressentit les heureux effets ; puisqu'on vit alors partout, des partisans de systèmes dangereux, y renoncer pour arborer ton drapeau, au grand avantage de leurs malades. Oui, célèbre Allemand, je ne puis me refuser au plaisir de le dire, je te regarde comme le Numa de la médecine, comme le bienfaiteur de l'humanité ; et en quittant ton ombre révérée, je me plais à répéter avec le Cygne de Mantoue :

In freta dum fluvii current, dum montibus umbræ
Lustrabunt convexa, polus dum sidera pascet,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt ;

Quae me cunque vocant terrae.

« Tant que les fleuves porteront leur tribut « à la mer, tant que les ombres dessineront « les parties saillantes des monts, tant que les « Cieux se parsémeront d'étoiles; ton nom, ta « glòire, les vertus qui t'honorent, seront tou- « jours présents à ma pensée, en quelque lieu « que la terre m'appelle. »

CHAPITRE SECOND.

Comment on doit peut-être soigner les fièvres continues.

Voilà donc,mes chers lecteurs, quelle a été et quelle sera la méthode curative employée pour les fièvres continues, jusqu'à ce que les professeurs de l'art de guérir, au lieu de s'étendre en stériles louanges sur Hippocrate, soient résolus de l'imiter. Mais ne serait-il pas intéressant de rechercher les causes qui rendent la plûpart des médecins si faciles à embrasser un système, et ce qui les engage à le suivre avec persévérance ? Ne pourrait-on pas espérer de trouver un moyen pour empêcher cette pratique, ou du moins y mettre des bornes ? J'aime à me flatter que quelque noble talent ne dé-

daignera pas de résoudre ces questions qui pourraient former la matière d'un livre, dont sans nul doute l'utilité serait immense pour le public, et qui mériterait à son auteur une gloire véritable. Cependant je ne veux point laisser échapper l'occasion de dire peu de mots sur cet important sujet. J'avance donc, que l'on adopte volontiers un système, parce qu'on l'apprend avec facilité; qu'on le suit opiniâtrément parce qu'il ne tue pas tous les malades ; et qu'il serait possible, sinon d'en détruire l'usage, du moins de le rendre moins général, en surveillant l'enseignement. Je vais m'expliquer plus clairement.

Lorsqu'un jeune homme aspire au titre de docteur en médecine, d'un côté s'offrent à sa vue un millier de livres de tous les formats, écrits dans toutes les langues; de l'autre un in-octavo dans sa propre

langue. Ce jeune homme a le choix ou de lire ce dernier et d' apprendre un système, afin de devenir médecin au bout de six mois, ou bien de parcourir ce millier de livres, et de commencer à savoir quelque chose à l'âge de cinquante ans. Ne vous semble-t-il pas plus aisé de ne lire qu'un seul volume, d'apprendre que toute la médecine consiste à resserrer et à relâcher, à dessécher et à humecter, à exciter et à contre-exciter, etc. et de commencer aussi-tôt à exercer la plus belle profession, sans se fatiguer l'esprit à étudier Hippocrate et Galien, Celse et Sydenham etc. ?

Telle est la raison principale qui porte la plûpart des médecins à embrasser volontiers des systèmes. Ils s'obstinent ensuite à les suivre, parce que ces mêmes systèmes ne donnent point

la mort à tous les malades. Plusieurs de ces derniers il est vrai, en sont les victimes ; mais les morts ne parlent pas. Au contraire , les malades qui survivent sont une preuve frappante et durable que le système employé est infaillible , que le remède administré est *divin*. Il arrive souvent que deux malades attaqués de la même maladie qui n'est pas grave , sont soignés , l'un par un médecin disciple d'Hippocrate, l'autre par un systématique. Le premier ne prend que les médecines les plus simples, dès le septième jour il est guéri ; le second , tourmenté par la quantité, la qualité, la fréquence des médicamens , réduit au bord du tombeau , ne se remet que long-temps après et avec difficulté. Lequel des deux médecins croyez-vous qui ait fait un miracle? On ne fait même point mention de celui qui suit la doctrine d' Hippocrate,

Les louanges, l'or, les remercimens, tout est pour le systématique.

Enfin, en surveillant l'enseignement, on pourrait diminuer le nombre de ceux qui sont idolâtres des systèmes, parce qu' ordinairement les jeunes gens les apprennent dans les hôpitaux et dans les écoles. Mais je me suis trop éloigné de mon sujet; j'y reviens donc.

Et à propos d'enseignement et de fièvres je dirai, que si je devais enseigner la médecine pratique, je commencerais chaque jour ma leçon par rappeler à mes éleves deux vérités importantes, que l'on me parait avoir aujourd'hui totalement oubliées, je ne sais à quel avantage pour l'art de la médecine. La première, c'est que la nature est le vrai médecin, et que la plus grande partie des maladies sont guéries par sa force médicatrice; cette vérité a été re-

connue et proclamée par tous les médecins observateurs, par Hippocrate, Galien, Etmullerus, Ramazzini, Hartmann, Poterius, Boerhaave, Hoffmann, Alpinus, Lusitanus, Duretus, Ballonius, Lancisius, Eisterus, Borellus, Sydenham, Stahl, Baglivus, Sponius, Morton, etc. L' autre vérité incontestable, que les médecins vraiment observateurs reconnaissent tous, et qu'ils ont également annoncée ; c'est que certains maux doivent faire leur cours pendant un espace de temps déterminé, que rien ne pourra abréger d' un seul jour, d' une heure, d'un seul instant, quelque chose que l'on fasse.

On ne doit jamais perdre de vue ces deux vérités, surtout dans le traitement des fièvres continues, parce que ce genre de fièvres appartient précisément aux maladies que je viens d'indiquer, dont

rien ne peut arrêter le cours établi, et parce qu'elles sont aussi dans le nombre des maux, où le pouvoir de l'art cède à la force médicatrice de la nature.

Je continuerais à dire à mes élèves: Lorsque vous entreprendrez la cure des malades de fièvres continues, après les avoir fait saigner une fois, non pour vous soumettre à l'empire de la mode et indistinctement, mais lorsque le pouls dur et tendu, et plus encore la respiration difficile et gênée le demandent; après leur avoir donné de l'émétique si quelque intempérance de manger a précédé la maladie, et s'il y a des symptômes qui indiquent dans l'estomac la présence de matières non digérées; et enfin, après avoir administré un purgatif, si vous avez des indices, que les intestins sont embarrassés de matières fécales; arrêtez-vous. Si le pouls con-

tinue à être aussi dur, aussi tendu, si la respiration vous présente la même difficulté, la même gêne qu' avant la saignée, vous pouvez la répéter mais arrêtez-vous ensuite. Si pendant les phases diverses du mal, la fièvre semble menacer une concentration sur quelque organe, faites alors quelque soustraction de sang à la partie locale avec des sang-sues; mais arrêtez vous enfin, et laissez agir la nature, ne la gênez point dans ses fonctions, ne la dérangez point par des médecines violentes qui peuvent bouleverser l' économie animale. Ordonnez des boissons qui contiennent du nitre, et attendez; donnez des breuvages aigrelets, et attendez encore; faites prendre de l'eau de source et du sirop de violettes ou des pilules de mie de pain, et ne vous lassez pas d' attendre. Permettez-moi de le répé-

ter; laissez agir la nature, laquelle, comme disait un grand médecin, *est ipsa vis Dei*; ainsi la fièvre suivra ses périodes, et vous obtiendrez une guérison; tandis qu'au contraire si vous dérangez la nature par des médecines qui peuvent occasionner du désordre, non seulement il vous sera impossible d'accélérer le terme de la fièvre, mais encore en l'altérant, vous la ferez durer davantage; ou bien si vous réussissez à en abréger le cours, ce sera avec la vie du malade. Enfin grâvez dans votre mémoire l'axiome de Borelli, à savoir; que dans la cure des fièvres, au lieu d'écrire des recettes et de multiplier des ordonnances, *tutius est sine urgenti necessitate ab omni medicamento artificiali abstinere.*

Une pareille méthode simple, hippocratique, a toujours été suivie par ces grands hommes qui ont fait l'ornement de la mé-

decine et la gloire de l'humanité. Loin d' avancer leur autorité à son appui, je veux me servir d'une autorité qui ne peut être suspecte, c'est le témoignage d'un médecin systématique, du Conseiller Joseph Frank. Ce médecin renommé fit un voyage en Europe dont il publia la relation; tandis qu'il était plein d'enthousiasme pour le système de Brown. Je vais extraire un passage de ce voyage, qui peut offrir la matière des plus longues et des plus graves méditations à tout médecin qui compte pour quelque chose la vie des malades.

« J'ai souvent entendu raconter que « le docteur Wuch, premier médecin « du grand hôpital de Vienne, obtenait « les plus heureux succès dans le trai- « tement des fièvres putrides, c'est ainsi « qu'on les appelait alors, en n'y fai- « sant rien. Par simple formalité il

« ordonnait à ses malades quelques dé-
« coctions, et attendait ensuite patiem-
« ment le terme de la maladie. Je fus
« loin d'être persuadé de la vérité de
« cette relation, car je me disais, que
« si en effet le docteur Wuch avait agi
« de la sorte, on aurait vu sans nul
« doute les autres médecins de l'hôpi-
« tal suivre son exemple, ce qui n'eût
« pas lieu. Mais rien ne me surprit
« autant, ni me fit douter davantage
« que la méthode suivie jusqu'ici fut
« convenable, comme l'événement sui-
« vant. M. Heim conseiller d'état à Ber-
« lin, n'est point connu comme écrivain,
« mais sa réputation de praticien heu-
« reux en ses cures, est tellement fon-
« dée, que l'on ne peut s'empêcher d'ac-
« corder le plus grand poids à ses as-
« sertions. La voix publique m'ayant
« donc appris à Berlin, qu'il réussis-

« sait dans sa manière de traiter les
« fièvres, je le priai de me dire com-
« ment il s'y prenait dans la curation
« de ces maladies. Ce médecin, expert,
« impartial et éclairé me répondit in-
« génuement et avec la plus grande sim-
« plicité : *Je n'y fais presque rien.* »

Professeurs de l'art de guérir... l'entendez-vous ? Ce *praticien heureux*, ce médecin *expert*, *impartial* et *éclairé* lui répondit ingénuement: *Je n'y fais presque rien.* Quelle leçon terrible ! Ah ! quels remords n' exciteront pas en nous ces mots : *Je n'y fais presque rien*, si portant nos regards sur le passé, nous examinons rigoureusement notre conscience. Je dis *nous*, car moi aussi j' ai été systématique pendant les premières années de ma carrière en médecine ; et les ombres de ceux que j'immolai à mon système troublent encore mon sommeil.

Joseph Frank, en réfléchissant à cette réponse laconique mais si éloquente, et guidé par l'expérience acquise au lit du malade, s'apperçut enfin, que les systèmes *sont plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'ils prétendent guérir ;* c'est pourquoi renonçant à la fatale doctrine de Brown, il embrassa celle d'Hippocrate, ce dont il rendit un témoignage public et solennel par la profession de foi que l'on trouve dans les premières pages de sa Médecine pratique. Voici ses propres paroles.

« Une observation journalière nous « a démontré, que beaucoup de peu- « ples grossiers et la populace qui est « privée de l'aide des médecins, se dé- « livrent de maux fort graves avec le « secours seul de la nature. Nous avons « observé de même, que divers sujets « frappés d'un même mal, ont été ren-

« dus à la santé sous des méthodes dif-
« férentes et diamétralement opposées.
« De telles observations nous appren-
« nent assez que le résultat de plusieurs
« maux, dépend plus de la nature que
« de l'art. Et en effet, plus nous fai-
« sons de progrès dans la pratique mè-
« dicale, plus nous sommes obligés de
« nous soumettre à cette opinion, parti-
« culièrement pour ce qui regarde la cu-
« ration *des fièvres continues* et des exan-
« thèmes. Car en pareil cas, nous obte-
« nons de plus heureux succès par la
« diète et en mitigeant les symptômes,
« qu'en employant de fortes médecines,
« lesquelles dans le cours ordinaire de
« la maladie, le plus souvent ou ne
« font aucun bien, ou *nuisent visible-*
« *ment.* »

Le peu de mots, qui dans ce chapitre traitent de la méthode que l'on doit peut-

être suivre pour soigner les fièvres continues, suffiront à ceux qui ont *aures audiendi*; pour ceux qui ne les ont pas, des volumes in-folio sur la même matière seraient perdus, car la raison ne résidera jamais dans leur cerveau.

LA CONCLUSION.

J'ai rempli ma promesse, j'ai dit la vérité ; sans crainte de blâme, non pour m'attirer des louanges, mais guidé seulement par l'amour de mon semblable, et par la dignité, l' honneur de l' art que je professe, de cet art divin que les hypothèses, les systèmes ont profané en tout temps et partout. Je ne sais si les faits que j'ai narrés suffiront pour éloigner de l'usage de la saignée, du vomitif, du purgaif, et pourront engager quelque médecin à être plus prudent en administrant les remèdes en vogue ; car ce troupeau bénit que l' on appelle genre humain, a été et sera toujours le même, c'est-à-dire éternellement l' esclave de ses habitudes, de ses préjugés, et de ses erreurs. Du

moins les faits que j' ai exposés, serviront à résoudre une question agitée depuis long-temps, et que l'on n'a point encore décidée ; ils rendront manifeste une vérité qui fait frémir, qui creuse un affreux abime devant lequel la pensée recule épouvantée, mais qui pourra peut-être offrir un *Sujet de méditation et d' enseignement aux races nouvelles.* Napoléon disait à son médecin Corvisard : « Ne croyez vous pas, que « vu l'incertitude de la médecine en elle « même, et l'ignorance des mains qui « l'emploient, ses résultats pris en masse ; sont plus funestes aux peuples « qu'utiles ? » Corvisard en convenait franchement. La conduite la plus noble et la plus honorable à tenir lorsque l'on a tort, c'est d'en faire l'aveu.

— Mais les Congrès scientifiques où se réunissent chaque année nombre de mé-

decins, ne pourraient-ils pas avoir assez d'influence sur la médecine, pour dérouler dans l'avenir une ère nouvelle de cet art sublime ? —

Que les médecins qui s' assemblent dans les Congrès scientifiques soient attentifs à ne pas s'attirer le reproche qu'un personnage adressait aux Romains dans une des plus belles tragédies modernes(1).

Siete Romani voi ? Romane grida
Odo ben, ma romane opre non veggio.

Si l' amélioration de l' art de guérir les intéresse véritablement, l'histoire de la médecine leur offre un exemple lumineux à suivre, c'est le suivant. En Angleterre, vers la moitié du dix-septième

(1) « Etes-vous Romains ! Ah j' entends il est « vrai des voix romaines pousser des cris, mais « je ne vois point d'oeuvres romaines. »

siècle, il se développa une maladie qui se répandit ensuite dans toute l'Europe, et qui n'offrait aucun des caractères des autres maux déja connus ; c'est la même maladie qui est devenue aujourd'hui si fréquente et que l'on nomme rachitis. A peine se fut-elle manifestée en Angleterre, que Glissonius et sept autres médecins de Londres, décidèrent de se réunir pour faire leurs observations sur un mal si nouveau, pour en connaître mieux la nature, et découvrir les procédés curatifs les plus applicables. En effet, laissant à part les hypothèses s'ils en avaient, se dépouillant de l'amour propre de docteur, dont ils avaient sans doute une dose ; ils se mirent fraternellement, avec sincérité, et dans la meilleure harmonie, à examiner avec la plus grande attention les symptômes qui accompagnent la maladie, à rechercher les signes qui

précèdent la guérison, la mort, ou bien la transformation de la maladie en une autre ; ils s'occupèrent à observer minutieusement les lésions que l'on trouvait dans les cadavres ; et toutes ces choses leur servirent de point d'appui pour en conclure quelle méthode curative était la meilleure. Glissonius fut chargé par ses collègues de mettre par écrit les observations qu'ils avaient faites ensemble, et le premier il écrivit un ouvrage sur le rachitis.

Passons maintenant du siècle dix-septième aux Congrès Scientifiques du siecle dix-neuvième. Que les médecins qui prennent part à de pareilles réunions, imitent en quelque chose un si bel exemple, car si non toutes les maladies, plusieurs du moins nécessitent de nouvelles observations. Au lieu de se perdre en vaines disputes et de traiter des sujets variés que la brié-

veté du temps ne permet pas de discuter mûrement; que ne se proposent-ils de ne parler dans le premier Congrès, que d'une seule maladie, du typhus par exemple. Qu'ils rapportent alors toutes les observations qu'ils ont faites dans le cours de l'année, ou auparavant sur le typhus; sur les causes qui le produisent, sur les symptômes qui l'accompagnent, sur les remèdes les mieux indiqués, sur les cadavres des individus auxquels ce mal à ôté la vie. Et si un seul Congrès ne suffit pas, que la même matière soit traitèe dans un second, dans un troisième, dans dix enfin s'il le faut, jusqu'à ce que l'on ait établi la manière de connaître et de soigner le typhus, et que l'on en écrive une monographie qui puisse servir de règle universellement. D'une maladie on passera à une autre, et ainsi de suite. Je le répète, si je vois

les médecins qui s'assemblent dans les Congrès, effectuer quelque chose en ce genre, je sentirai l'espérance naître dans mon âme, et me servant des expressions de Wan-Swieten, qui rappelle les faits que je viens d'exposer, lesquels arrivèrent à Londres, à l'apparition du rachitis, je m'écrierai avec lui : *Sic simul habetur norma, et pulchrum exemplum, quomodo morbi examinandi sint, et quantum humano generi prodesse possit concordia, dum absque partium studio, absque invidia, cordati Medici collimant in scopum artis unicum, pubblicam nempe utilitatem.*

TABLE



PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.